

110 HISTOIRE DE LA CONQUESTE  
venir avec de plus grandes forces à l'exécution de ses  
desseins.

## CHAPITRE VI.

*On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que  
Cortez avoit mis dans ses interêts font des protesta-  
tions contre ce retour. Le Cacique de Zempoala re-  
cherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de  
Vera Cruz.*

Quelques heures après qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent présenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba : & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déjà commandez. Cette resolution ne fut pas plutôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoient prévenus & gagnez en faveur du General, s'emurent en criant : *Que Cortez les avoit trompez, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Pais-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba : ajoutant, que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'exécuter, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour eux, ils ne manqueroient point de Commandant ; & qu'il se trouveroit encore quelque brave Cavalier qui voudroit bien en prendre la charge.* Le bruit de ces discours s'augmenta jusqu'à ce point, que plusieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînez dans ses sentimens, revinrent au parti du General. Ces gens crièrent plus haut que les autres ; & les amis de Cortez, qui avoient soulevé ce premier mouvement, se trouverent embaraslez à appaiser le dernier. Ils approuverent leur résolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour. En effet, ils partirent aussi-tôt pour aller le chercher, afin de ne laisser point refroidir cette

DU MEXIQUE. LIVRE II. 111  
nouvelle ardeur. Ils y allèrent, accompagnés de la plus grande partie des Soldats ; & lorsqu'ils furent en sa présence, ils luy dirent : *Que toute l'armée étoit prête à se soulever, à cause d'une nouveauté si surprenante. Ils se plainquirent (ou feignirent qu'on se plaignoit) Qu'une resolution de cette consequence eût été prise sans demander l'avis des Capitaines. Ils appuioient sur la honte & l'injure que le nom des Espagnols souffriroit, en abandonnant une entreprise, au seul bruit des difficultés qui pouvoient s'y rencontrer, & en tournant le dos sans tirer l'épée. Ils representoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : Que le chagrin de Velasquez avoit été fondé sur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établissement dans le Pais qu'il avoit découvert : Que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris, pour traiter ce Commandant de lâche, & pour luy ôter la conduite de la flotte. Enfin, ils n'oublièrent rien de tout ce qu'il leur avoit luy-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le surprennent, en luy apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : *Qu'il avoit été mal informé, parce que quelques personnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction. ( Il ne nomma personne, afin de paroître discret. ) Ces gens luy avoient assuré que les Soldats étoient desolez, & crioient qu'il falloit absolument abandonner ce Pais, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette resolution contre son goût, & par pure complaisance pour les Soldats, il demeureroit en ce Pais avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voioit en des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roi, & l'obligation que de véritables Espagnols se font, d'aimer l'honneur plus que la vie : Mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des Soldats de bon gré ; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats. Qu'ainsi, quiconque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pouvoit faire sans aucun obstacle ; & que dès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation seure, & des vivres préparés pour tous ceux qui ne se sentiroient pas disposez à suivre volontairement sa fortune.* Cette resolution fut reçue avec de grands applaudissemens. Le nom de Cortez retentit par tout ; & on vit des chapeaux voler en l'air de tous côtez, qui est une maniere dont les*

Soldats expliquent leur joie. Les uns la produisoient comme ils la sentoient : les autres en montroient, pour ne se pas marquer par une mauvaise distinction ; & personne n'osa contredire la proposition d'un établissement. Ceux mêmes qui avoient appuïé les plaintes des mécontents, n'eurent plus la hardiesse de se déclarer. Ils firent des excuses à Cortez, qui reçut leurs raisons sans les approfondir, réservant à s'en plaindre en une meilleure occasion.

Il arriva en ce même-tems, que Bernard Diaz étant en sentinelle sur les avenues du camp, avec un autre Soldat, ils virent cinq Indiens qui descendoient d'une colline du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux Soldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laisserent approcher. Les Indiens s'arrêtèrent à quelque distance, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le General de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient point suivis de quelques troupes. Cortez les reçut agreablement, & donna ordre qu'on les regalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroissoient être d'une Nation differente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoyqu'ils eussent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faisoient passer de gros anneaux & des pendans, qui pour être d'or, ne laissoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore different ; en sorte que Marine & Aguilar étant arrivez, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que celle de Mexique : & ce fut un grand bonheur, qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette dernière, avec quelque difficulté. Ce fut par son organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoïez par le Seigneur de Zempoala, Province qui n'étoit pas fort éloignée, pour visiter de sa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçû les exploits si admirables dans la Province de Tabasco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, luy demandoit son amitié ; insistant fort sur cette estime que son Maître faisoit des Soldats valeureux, comme s'il eût apprehendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination genereuse.

Cortez

Cortez reçut avec des démonstrations d'estime & de joie, les offres d'amitié & de bonne correspondance qu'ils luy faisoient de la part de leur Cacique. Il regardoit comme une grace singulière du Ciel, l'arrivée de ces Ambassadeurs, en un tems où il y avoit sujet de se défier des Mexicains : & elle luy parut d'autant plus signalée, qu'il apprit que la Province de Zempoala étoit sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit dessein de porter son camp, & de s'établir. Il fit quelques questions à ces Indiens, pour s'informer plus particulièrement du dessein & des forces de leur Cacique ; & entr'autres choses, il leur demanda : *Pourquoy étant si voisins, ils avoient tardé si long-tems à luy envoier cette Ambassade ?* A quoy ils répondirent : *Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffroient les cruautés qu'avec horreur.*

Cette nouvelle plut fort à Cortez ; & en poussant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrêmement haï, à cause de son orgueil insupportable, & de sa tyrannie, qui tenoit ses peuples soumis par la crainte, bien plus que par le devoir : & qu'en cette partie de son Empire, il y avoit quelques Provinces qui ne cherchoient qu'à secouer le joug. Dès ce moment, cet Empereur parut moins formidable au General : tous les artifices, & les voies par lesquelles il pourroit accroître ses forces par le nombre des alliez, se presenterent confusément à son imagination, & l'animerent extrêmement. Le premier moïen qui s'offrit, fut de se mettre du côté de ces Peuples affligez ; jugeant qu'il ne seroit ni difficile, ni déraisonnable, de former un parti contre un Tyran, entre des revoltez contre ses injustices. C'est ce qu'il se proposoit alors, & qu'il executa ensuite ; confirmant par cet exemple cette importante verité : *Que les plus grandes forces des Monarques sont fondées sur l'amour de leurs Sujets.* Cortez dépêcha donc promptement ces Indiens, à qui il fit des presens, pour marques de son amitié, en leur promettant qu'il iroit bien-tôt luy-même rendre visite à leur Maître, afin d'établir entre-eux une confiance reciproque, & combattre à son côté, autant de fois qu'il auroit besoin de son assistance.

P

Le General avoit dessein de passer par cette Province, pour aller reconnoître celle de Quiabitan, où il vouloit fonder son premier établissement, suivant le rapport qu'on luy avoit fait de la fertilité de ce País-là. Mais il avoit encore un autre but, où il conduisoit insensiblement les esprits : sur quoy il étoit important d'avancer la resolution qu'il avoit prise, de donner une forme au Gouvernement de la Colonie, sur le lieu même où ils étoient campez. Il communiqua cette pensée aux Capitaines qui étoient attachez à ses intérêts : & aiant réglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette proposition, on assambla les Espagnols, afin de nommer les Officiers qui devoient leur rendre la justice. La Conference fut courte ; & ceux qui sçavoient le secret du General, emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil Souverain, Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo, pour \* Conseillers Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Alvaredo, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel : & on fit Procureur General François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier, pour tenir les Registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoy, après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, suivant qu'ils y étoient obligez, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs Charges avec les solemnitez accoutumées ; & ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de la *Villa Rica de Vera-Cruz*, qu'elle a toujours conservé, au lieu où on fonda la Ville. Ils l'appellerent Ville Riche, à cause de l'or qu'ils avoient vû en ce País-là : & le nom de la Vraie-Croix luy fut donné, parce qu'ils étoient descendus en terre le jour du Vendredi Saint, auquel on adore la Croix.

Cortez assista à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Habitans ou Bourgeois de la Colonie : & quoyqu'il luy fût difficile de separer de sa personne cette espece de supériorité qui consiste en la veneration que le merite attire, il vouloit autoriser les nouveaux Officiers, par le respect qu'il leur rendoit ; afin de donner à tout le Peuple un exemple de l'obéissance qu'on leur devoit. Sa déference étoit encore fondée sur une raison de Politique. Il avoit besoin de l'autorité

\* Regidores.

de ce Conseil, & de la dépendance des Sujets ; afin que le bras de la Justice, & la voix du Peuple pussent remplir les vuides de la Jurisdiction militaire, qui residoit en sa personne, en vertu de la delegation de Diego Velasquez. Mais comme ce Gouverneur l'avoit revoquée, il trouvoit son pouvoir appuyé sur de trop foibles fondemens, pour en user comme il le souhaitoit dans une entreprise de cette consequence. Ce défaut donnoit lieu à plusieurs reflexions, parce qu'il étoit obligé de dissimuler souvent avec ceux qui étoient sous son commandement ; & il avoit un double embarras, de songer à ce qu'il devoit commander, & aux moïens de se faire obeïr.

## CHAPITRE VII.

*Cortez, dans la premiere assemblée qui se tient à Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego Velasquez luy avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne pour commander l'armée.*

**A**U matin du jour suivant, on assambla le Conseil, sous pretexte de traiter des moïens de conserver & d'augmenter la nouvelle Colonie. Quelques momens après, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir : & luy, après avoir fait une profonde reverence à ces Seigneurs, qui representoient le Corps de Ville, alla prendre sa place après le premier Conseiller, & fit un discours à peu près en ces termes :

*SEIGNEURS, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, represente la personne de notre Roi, à qui nous devons découvrir nos cœurs & nos pensées, & dire sans déguisement la verité, qui est de tous les hommages celui que les gens qui aiment l'honneur & la vertu luy rendent le plus volontiers. Je parois donc devant vous, comme si j'étois en sa presence, sans*

avoir d'autre vûe que celle de son service ; sur quoy vous me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le ceder à personne. Vous êtes assemblez pour delibérer des moïens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse de dépendre de votre conduite ; & j'ai crû que je ne vous importunerois pas, en vous proposant ce que j'ai medité sur ce sujet, afin que vous ne vous arrêtiez pas à des suppositions mal fondées, dont le défaut vous obligeroit à prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence aujourd'hui à s'élever sous votre Gouvernement, est fondée en un País peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de résistance qui suffisoient pour nous persuader que nous sommes engagez en une entreprise perilleuse, où nous aurons également besoin de la tête, & des mains ; & où souvent il faudra que la force acheve ce que la prudence aura commencé. Il n'est pas tems d'employer la seule politique & les conseils des armes : Votre premier soin doit être de conserver l'armée, qui nous sert de rempart ; & mon premier devoir est de vous avertir, qu'elle n'a pas tout ce qui luy est nécessaire pour établir notre sûreté, & soutenir nos esperances. Vous sçavez que je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Velasquez, qui n'a pas été plutôt expédiée en ma faveur, qu'il l'a révoquée. Je n'examine point ici, l'injustice de ses soupçons & de sa défiance ; il ne s'agit pas de cela : Mais on ne peut nier que la Jurisdiction militaire dont nous avons tant de besoin, ne subsiste plus en ma personne, que contre la volonté de celui qui pouvoit en disposer ; ainsi elle n'est plus fondée que sur un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse du principe dont il vient. Les Soldats n'ignorent pas ce défaut. Je n'ai point le cœur assez bas, pour exercer en commandant, une autorité sans vigueur & pleine de scrupules ; & l'entreprise que nous avons faite, ne doit point s'entamer avec une armée qui ne se maintient dans l'obéissance que par habitude, plutôt que par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient d'apporter le remede nécessaire à cet inconuenient. Votre assemblée, qui représente la personne du Roi, peut en son nom, pourvoir au commandement de ses troupes, en choisissant un sujet qui n'ait point contre soi ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs en cette armée dignes d'un si bel emploi ; & il sera plus legitime, en quelque personne que ce soit, qui tiendra son autorité par une autre voie, ou qui la recevra de votre main. Pour moi, dès ce moment je me dépoüille de tout le droit qui a pû m'en investir, & je renonce

entre vos mains, au titre qui me l'a acquise, afin de vous laisser toute la liberté du choix que vous devez faire, & de vous assurer que toute mon ambition se borne au bon succès de cette entreprise, & que sans me faire aucune violence, cette main qui a porté le bâton de General, sçaura fort bien se servir de la pique, ou de la lance ; puisque si on apprend à commander en obéissant à la guerre, il y a aussi des occasions où le commandement est l'école de l'obéissance. Il finit en jettant sur la table les Provisions qu'il avoit de Diego Velasquez ; & après avoir baisé le bâton de General, qu'il mit entre les mains d'un des Chefs du Conseil, il se retira à sa baraque.

L'incertitude de l'évenement ne devoit pas luy causer beaucoup d'inquietude en cette action ; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hazard : néanmoins, il faut avouer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit, pour rejeter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bien-seance. Le choix d'un General ne balança pas long-tems dans le Conseil : quelques-uns y étoient entrez fort bien préparez sur ce sujet ; & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez ; mais à condition de l'obliger à reprendre le Commandement general de l'armée : Que le Conseil souverain de la Ville luy en donneroit les Patentes au nom du Roi, jusqu'à ce que sa Majesté eût déclaré sa volonté ; & qu'on feroit part au Peuple de cette election, pour voir comment il la recevroit ; ou plutôt, parce qu'on ne doutoit pas que ce ne fût avec agrément. Le Peuple assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonciation de Cortez au titre de General, & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçu avec tout l'applaudissement que l'on avoit ou esperé, ou pratiqué. Quoyqu'il en soit, la joie éclata par de grandes acclamations : les uns felicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix : les autres demandoient Cortez pour General, comme si on le leur eût refusé ; & s'il y en eût quelques-uns qui ne prissent point de part à la joie publique, leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques, quoyque feintes, ou du moins ils cherchoient quelque pretexte à leur silence. Après cette diligence, les Chefs du Conseil & les Conseillers, accompagnez de

la plus grande partie des Soldats, qui representoient le Peuple, allerent à la baraque d'Hernan Cortez, où ils luy signifient: *Que la Ville de Vera Cruz, au nom du Roi Dom Charles, l'avoit élu & nommé pour Gouverneur & General de l'armée qui étoit en la Nouvelle Espagne, en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans; & en tant que besoin seroit, elle le requeroit, & luy ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de sa Majesté.*

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toujours nouvelle; afin de marquer par le nom même, la difference qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dès ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractère de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats, pour les porter à l'obeissance.

Les partisans de Velasquez rémoignerent peu de prudence en cette occasion: ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçurent pas céder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même-tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces misérables abusez, qui n'en penetraient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progres fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le pouffoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dès sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisez à ébranler. Il avoit éprouvé que la patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voies de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux: ainsi il se resolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toujours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intre-

*pide: Qu'il les avoit fait prendre comme seditieux & perturbateurs du repos public; & qu'il leur feroit faire leur procez, jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâtreté.* Il se maintint durant quelques jours dans cette severité feinte, ou véritable, sans les pouffer en Justice; parce qu'il souhaitoit de les corriger, plutôt que de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permission du General, qui ne passoit néanmoins que pour une simple tolerance. Il se servit adroitement de cette voie pour leur détacher quelques-uns de ses confidens, qui les ramenerent insensiblement à la raison: en sorte que les chagrins étant dissipés de toutes parts, ils devinrent les plus fideles amis de Cortez, & des plus ardens à combattre auprès de sa personne, en toutes les occasions qui se presenterent.

## CHAPITRE VIII.

*L'armée marche pour aller à Quiabiflan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.*

**A**ussi-tôt que le General eût fait arrêter ces prisonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes, pour aller reconnoître le país, & chercher des vivres, parce qu'on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit de ceux que les Indiens apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité, & de n'en venir point aux armes, à moins que de s'y voir forcé par la nécessité de se défendre. Il eut le bonheur d'exécuter ces ordres sans beaucoup de peine, parce qu'il n'alla pas loin sans trouver quelques Villages ou Hameaux, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de maiz, de poules, & d'autres provisions: & les Soldats, sans faire tort aux édifices ni aux meubles, prirent seulement les vivres dont ils avoient be-